

Myriam Beaudoin, Fulvio Caccia, Henri Lamoureux

André Brochu

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2007). Compte rendu de [Myriam Beaudoin, Fulvio Caccia, Henri Lamoureux]. *Lettres québécoises*, (125), 22–23.



☆☆☆

Myriam Beaudoin, *Hadassa*, Montréal, Leméac, 2006, 200 p., 20,95 \$

Litotes de la passion

Dans un Montréal découpé à l'éruv — ce fil qui délimite le territoire de la vertu *hassidim* —, la passion ne peut prendre que des allures d'absolu.

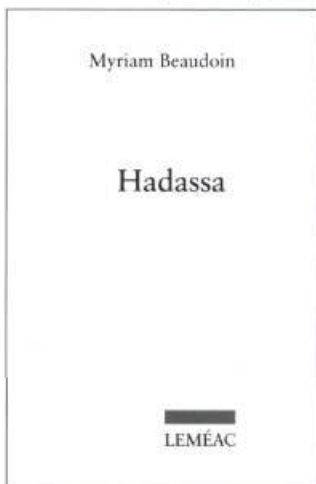
Le beau roman de Myriam Beaudoin présente un aspect documentaire qui ne gêne en rien l'épanouissement de la dimension esthétique. La description de la communauté des juifs traditionalistes de Montréal, en effet, occupe une place importante et même essentielle dans le texte, mais elle est intimement liée aux enjeux humains qui font la substance de l'histoire racontée. Sans doute, cette histoire pourrait-elle être plus articulée, plus dramatique, mais ce serait au détriment de tout un non-dit narratif qui compose, pour une bonne part, l'attrait du livre. La litote joue ici un rôle fondamental.

ALICE AU PAYS DES SECRETS

Jeune institutrice, Alice se voit confier la classe de français (langue seconde) dans une école primaire juive. Sa condition de *goya* (non-juive) l'assujettit à une foule de restrictions, tant dans son action pédagogique que



MYRIAM BEAUDOIN



dans ses rapports immédiats avec les élèves. Pas question, par exemple, de les toucher, vu qu'elle est impure (!), ou de les instruire des réalités qui composent l'existence des *goyim*. Elle représente donc une énigme pour les fillettes dont elle a la charge, mais celles-ci lui font tout de même bon accueil, sans doute grâce à sa compétence et à sa gentillesse.

Pour Alice, il y a autant de mystère du côté des élèves, et c'est peu à peu, en franchissant toutes sortes d'obstacles liés à des règlements fort détaillés, qu'elle en vient à connaître et à comprendre l'univers social et religieux auquel dans lequel elle est plongée. Au milieu de ce petit monde babillant où elle enseigne, une fillette plus douée et plus fragile que les autres attire son attention. Alice s'éprend véritablement (mais sans désir sexuel, en tout cas explicite) de Hadassa, qui résume en sa malingre personne le riche trésor de l'humanité juive. Trésor dont la possession est interdite à l'enseignante. Hadassa restera le symbole de ce qui n'est pas et ne sera jamais accessible au non-juif.

UNE AUTRE HISTOIRE D'AMOUR

En parallèle, l'histoire de Deborah, une jeune juive nouvellement mariée qui tombe amoureuse d'un séduisant Polonais du quartier, confirme l'extraordinaire difficulté des relations entre *hassidim* et *goyim*, de sorte que la passion qui surgit entre des êtres de groupes aussi tranchés revêt forcément un caractère absolu. Et, pour décrire cette passion, l'auteure trouve des accents magnifiques. Il faut dire que, nonobstant quelques fautes d'écriture, l'auteure a du style (par exemple, elle parodie très bien le langage des jeunes élèves) et réussit par là à nous faire sentir, et non seulement connaître abstraitement, l'univers envoûtant qu'elle nous dépeint.

En somme, le roman serait encore plus réussi si une composante dramatique avait pu s'y inscrire, donnant ainsi plus de chair au tragique sous-jacent; mais l'absence de cette composante laisse au lecteur du champ pour penser les entraves que religion et culture peuvent représenter entre les diverses communautés, dans un milieu urbain cosmopolite.

☆☆☆

Fulvio Caccia, *Le secret*, Montréal, Triptyque, 2006, 216 p., 20 \$

Le manuscrit qui tue

Le roman avec des personnages, une action, n'est peut-être possible aujourd'hui que si l'auteur substitue une visée de conte aux narrations du vécu. Candida, plutôt qu'*Eugénie Grandet*...

En lisant l'ouvrage de Fulvio Caccia, on est d'abord accueilli par un paradoxe. Les personnages qui s'y pressent sont dessinés avec précision, ont une identité bien à eux, du moins à première vue, et pourtant, ils



sont légers comme des mots. Des mots qui ont beaucoup à voir avec l'écriture... Par exemple, il y a Mike Belleville, écrivain au sommet de sa gloire, que vénère le narrateur, lequel est lui-même écrivain mais à ses débuts.

LES MOTS CONTRE LES CHOSES

Et puis il y a un manuscrit, œuvre de Richard Killroy (le narrateur, dont le nom véritable est William Crollolanza), qui se trouve pris dans toutes sortes de péripéties. Ce manuscrit vit, véritablement. Il vit et il tue ceux qui s'emparent de lui et qui l'annotent, quand il ne produit pas des catastrophes à peine moins terribles. C'est dire que le réel, les gens — vous et moi — ne sont rien à côté de cette espèce de bombe qu'est la liasse de feuillets couverts de signes et organisée autour d'un *secret*, maître thème de cette histoire.

Quel est-il, ce secret ? On ne le saura jamais puisqu'il reste ce qu'il est, impénétrable, et que, du reste, il n'importe pas. Ce qui compte, c'est le défilé des conjonctures et des démêlés, notamment ceux de Richard avec de sculpturales beautés qui s'arrachent à qui mieux mieux le sacro-saint manuscrit. Et tous ces personnages, à vingt ans d'intervalle, entre Ramontel (lire : Montréal) et Paris, se disputent autour d'un secret qui fait leur seule pertinence narrative, conformément à la citation de Borges placée en épigraphe :

Sans un livre sacré qui les rassemble, comme les Écritures rassemblent Israël, sans un souvenir commun, sans cet autre souvenir qu'est une langue, dispersés à la surface de la terre, différents par la couleur et les traits, une seule chose — le Secret — les unit et les unira jusqu'à la fin des temps.



FULVIO CACCIA

DÉCONSTRUCTION

C'est dire que l'identité, individuelle et collective, n'existe pas. Le moi, par exemple, se répand au dehors : « Je me liquéfiais, me répandais parmi les choses, comme l'albumine (*sic*) gluante et translucide de l'œuf dont on avait cassé la coquille. » (p. 175) Ce conte est philosophique, il s'amuse à déconstruire le réel et ce troublant miroir du réel qu'est la représentation romanesque, en évitant toutefois le formalisme de jadis. On dirait un Nouveau Roman réécrit selon les canons du roman d'espionnage. Un divertissement, en somme, très intellectuel sous ses allures ludiques.

Ajoutons à cela qu'il est le dernier ouvrage d'une trilogie, ce qui l'ancre paradoxalement dans la tradition littéraire (on imagine mal une trilogie de « nouveaux romans ») mais ne diminue en rien son autonomie ; et que son auteur est poète. L'histoire racontée a des ailes, même si elle ne mène qu'à un secret inexistant.

Agaçant pour les uns, amusant pour les autres.

☆☆ 1/2
Henri Lamoureux, *L'infirmière de nuit*,
Montréal, VLB, 2006, 202 p., 24,95 \$.

Le point final

Dans son dernier roman, Henri Lamoureux aborde un thème redoutable : la mort, la vraie, celle qui change la conscience de vivre en rien définitif.

Il faut du courage pour se coller à un sujet qui est le contre-sujet par excellence, puisque la pensée ne s'exerce bien qu'en tournant le dos à cette frayeur qu'induit le sentiment de sa propre disparition. Il faudrait aussi du génie pour rendre convaincante la nue représentation de l'innommable.

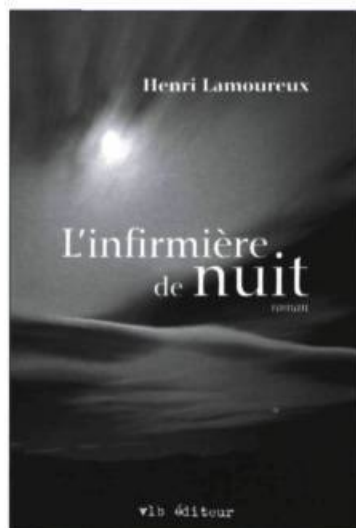
L'auteur n'a sans doute pas ce génie, mais la fiction qu'il construit présente d'indéniables qualités.

LA MAISON DES MORTS

Le romancier réunit, dans cette antichambre de la mort qu'est une maison de soins palliatifs prolongés, des personnages intéressants et bien caractérisés. Le plus important sur le plan narratif est un professeur de littérature, spécialiste du domaine québécois. Violette, qui fut prostituée puis hôtesse dans un restaurant et liée à une famille mafieuse, pourrait rappeler Violetta, cette « Traviata » dont Verdi a créé la figure immortelle. Dans ses jeunes années, elle a connu deux de ses futurs



HENRI LAMOUREUX



compagnons d'agonie, Hilaire Bertrand, industriel riche qui rappelle, par certains traits, Pierre Péladeau (notons que ce dernier est très « fictiogénique », puisqu'il figure en bonne place dans le dernier roman de la trilogie d'Yves Beauchemin), et le Poète, en qui on peut reconnaître Gaston Miron. Et puis il y a Florence, l'infirmière de nuit, qui accompagne les mourants avec tact et douceur. Allégorie de la mort (peut-on croire), elle donne son titre au roman, mais elle y joue un rôle nettement secondaire.

L'intrigue, bâtie sur de telles données, reste minimale. Les personnages sont davantage définis (notamment par des retours en arrière) que mis en action. Pas de revirement de situation, de retour imprévu de santé, de catastrophe inopinée. Mourir en douceur, tel est le programme, et chacun s'y emploie en étouffant les regrets hérités du passé. Le thème n'est pas sans rappeler celui des *Invasions barbares*.

DES PERSONNAGES QUI PHILOSOPHENT

Robert Faubert (nom phonétiquement redondant) est sans doute le personnage le plus cohérent et il semble nourri de l'idiosyncrasie de l'auteur, qui est lui-même professeur et frotté d'éthique sociale. Faubert est passionné de littérature québécoise, et en parle en sociocritique plus qu'en stylisticien. Cela, toutefois, ne favorise guère l'élaboration d'une trame romanesque, peut-être parce que la dimension individuelle est subordonnée à la vérité collective. Quant à l'industriel, il est, malgré sa grossièreté, étonnamment cultivé, comme le Poète, voire l'infirmière de nuit. Tous parlent un même langage, truffé des mêmes références. Ils philosophent aux portes de la mort, mais tombent souvent dans des clichés ou, comme dit Faubert, dans le langage « convenu », qui est en consonance avec la généralité du discours social. À l'occasion, des propos plus énergiques, marqués au coin du cynisme, prennent la relève.

Heureusement, la mort réussit à percer la carapace des mots et à faire sentir sa présence, discrète mais terrible, sous les rhétoriques qui la maquillent.